

Pascal Padovani

Les Fantômes *

J'ai eu l'heureuse surprise de découvrir le film de Jonathan Millet, *Les Fantômes* ¹, à Millau, sur le thème du traumatisme. Nous avons, avec Dominique Touchon-Fingermann, la charge d'animer le débat.

L'intrigue du film, que l'on découvre peu à peu, se centre sur la recherche d'Hamid, réfugié syrien emprisonné et torturé dans la prison de Saidnaya, pour identifier et retrouver son ancien tortionnaire, réfugié lui aussi. L'action se passe majoritairement sur le campus de l'université de Strasbourg, autour et dans l'imposante Maison de la Chimie, et aussi dans le parc de la Citadelle tout proche (dit aussi parc Vauban), ancienne fortification labyrinthique réhabilitée en parc de loisir. Le choix des lieux a son importance : un parc cerné de murailles et un lieu où s'étudient des molécules. Voilà pour le cadre.

Le propos du cinéaste n'est pas simplement de dérouler cette intrigue, mais surtout de représenter, par l'image et le son, les traces que laisse sur un sujet un traumatisme majeur. Plus de récit ici, pas de psychologie, mais une fragmentation.

L'acteur, Adam Bessa, dans un jeu très *habité*, incarne un personnage *hanté*. D'où le titre du film. Et le metteur en scène, privé de récit, n'avait à sa disposition qu'images et son pour rendre sensible une présence insistante mais impalpable.

Les images. L'œil du cinéaste est centré sur le personnage principal, Hamid, dont il suit le parcours au plus proche, ou plutôt de très près. Pas de plans larges, mais un usage constant de longues focales et de plans serrés qui isolent et écrasent le personnage contre l'arrière-plan et réduisent ce dernier à un décor flou et blanc (souvent surexposé). Hamid ne voit

*[↑] Ce texte fait suite à la projection-débat qui a eu lieu le 14 mars 2025 à Millau, dans le cadre du séminaire public de psychanalyse « Les traumatismes », organisé conjointement par le pôle V Tarn Aveyron Lot et l'unité de Millau du CCP du Sud-Ouest.

1.[↑] *Les Fantômes*, Films Grand Huit, 106 minutes, 2024.

pas, ne voit rien, et doublement. D'une part, son regard est tourné vers le dedans, il est hanté par ses souvenirs qui émergent, fragmentés, à tout moment, et d'autre part – toujours les longues focales –, son champ visuel est réduit à l'extrême, focalisé sur sa proie qu'il suit avec ténacité, jusqu'à s'en approcher au plus près pour le reconnaître à son odeur, car au moment du traumatisme il était aveugle, les yeux bandés. Le traumatisme n'a pas d'images mais seulement des odeurs et des bruits.

Le son. D'où l'importance de la bande-son. Le début du film est saisissant. On ne sait pas très bien où on est. Dans un train ? Dans un camion ? Est entassé un troupeau humain, qu'on ne discerne pas bien dans la pénombre, et de tous ces gens monte une rumeur qu'on ne comprend pas. Est-ce des prières ? Des gémissements ? Des conversations ? C'est tout cela à la fois, c'est une langue fragmentée, réduite à des bruits enchevêtrés, à une onde sonore qui flue et reflue pour soudain se taire, remplacée par des ordres aboyés. Tout le monde descend et des êtres déshabités sont jetés dans un désert, laissés à leur errance. C'est ce qu'on appelle « reconduite à la frontière ».

Flash forward en Europe, à Strasbourg. Le son, par vagues, revient. Mais ça n'est plus le même. C'est difficile à décrire, ça ressemble à des acouphènes, mais dans un registre beaucoup plus grave. Un mélange de bruits, de vagues sonores, peut-être de pas. Cela dit la montée des souvenirs, une présence constante plus ou moins remarquée, impossible à ne pas entendre quand Hamid se bouche les oreilles. C'est un son terrifiant qui peut annoncer le pire, le pire qui s'est produit, le pire aussi qui va arriver mais qui n'arrive pas, car Hamid, sur le point de passer à l'acte sur son bourreau, y renonce pour plutôt le livrer à la justice, retrouvant par son acte arrêté l'humanité qu'il avait perdue sous la torture.